

Chapitre IXe.

Conclusion

Des principes que nous avons établis, et des conséquences que nous en pouvons raisonnablement tirer, il est facile de concevoir la cause du monde dans le monde même. Une multitude de distinctions [229] présumées en des choses où il ne s'en trouve point, des propriétés considérées comme des substances, et des résultats comme des principes, avoient répandu un brouillard épais sur un fait déjà assez obscur par lui-même. En élaguant ces hypothèses, fondées sur des principes inconnus, et qui portent en eux les germes qui les détruisent, nous simplifions la question. Nos preuves, il est vrai, ne sont pas toutes mathématiques; nous ne prétendons pas aussi indiquer précisément la manière dont procède la nature; mais Seulement qu'elle procède, et à peu près d'une [230] telle manière. Et comment pourrions-nous déterminer les voyes qu'employe la substance pour produire ses effets, nous ignorons absolument qu'elle est cette Substance; sa nature nous est inconnue. De l'effet nous pourrions conclure à la cause, si nous n'étions pas arrêtés par l'expérience qui nous convainc que ce que nous rapportons aux objets n'y est point. En effet, ce que nous éprouvons à la présence des objets, impressions d'après les quelles nous jugeons de leurs qualités; ce que nous éprouvons, dis-je, à la présence de ces objets, forme un sentiment qui n'est que dans nous qui les [231] appercevons: quelle parité y a-t-il entre la flèche qui me perce, et l'arbre dont elle émane? Par la douleur que je ressens je juge le bois mauvais: je me mets à l'ombre sous l'arbre qui a produit cette flèche; je juge que ce bois est bon. Cette expérience me convainc de mon ignorance sur la substance; mais elle m'apprend que les qualités bonnes, mauvaises ou moyennes; (ne) ne sont autres que le résultat des combinaisons diverses de la substance.

Comme le mouvement est un accident résultant du poids des corps, nous pouvons connoître [232] assez pertinemment la manière dont il se produit dans la substance et dans ses modes. De ce que les masses très-pésantes ne se meuvent point, nous concluons que la légèreté est une condition du mouvement. Nous concevons comment s'entretient le mouvement par l'expérience que nous avons de

l'action répulsive du feu sur certains corps, et attractive, sur certains autres.

Ici l'expérience nous abandonne; le raisonnement devient notre seul guide. Nous voyons les Etres se pulvériser, se dissoudre en particules imperceptibles; nous concluons que comme cette dissolution fait la mort [233] l'union faisoit la vie. La divisibilité de la matière, à l'infini, nous la fait considérer comme imperissable quant à la Substance; et ces particules, qui ne peuvent s'annéantir, nous les considerons comme autant de forme partielles, des formes complètes, ou Individus.

Nous venons de voir que la loi du mouvement, accident de la pesanteur qui est une propriété plus ou moins générique de tout corps, n'est pas ce qui nous arrête: mais l'origine du sentiment, de la pensée est une énigme; nous ne l'entrevoions que par une suite et un enchaînement de conséquences [234] dont peu d'hommes sont capables de bien suivre le fil. La Thèse seule de la formation du Sentiment employeroit des volumes; car il faudroit parcourir la chaîne immense des Etres qui en sont doués.

Mais pour abréger; et ne voulant rien affirmer Sur ce procédé de la nature, nous disons, par rapport au sentiment, que sa diversité dans les Etres, à raison de leur conformation, prouve qu'il est un accident de la matière. Par exemple: toutes les parties molles et humides des animaux ont du sentiment, plus ou moins, leurs parties denses n'en ont que peu ou point: [235] or, ces parties molles et dures sont également matérielles: donc le sentiment est un accident de la matière, qui a la flexibilité pour condition. En effet, qu'il arrive que le bras d'un homme se dessèche, que l'humide s'en retire; (Je suppose qu'on ne l'empute pas) le sentiment cesse d'avoir lieu dans cette partie de l'individu. Si le sentiment étoit produit dans cet homme par une cause indépendante de la matière; le sentiment résideroit dans ce membre desséché indépendamment de l'accident arrivé à la matière, ou de son aveugle caprice. Prouvez dans les Individus [236] un principe actif autre que la matière, indépendant d'elle, vous supprimés tous les accidens.

Nous procédons de même par rapport à la pensée. Nous voyons qu'elle est modifiée dans les animaux à raison de leur organisation: dans l'enfance elle est foible, robuste dans la maturité de l'âge: elle s'affoiblit Sur le déclin: elle suit la marche de la nature; donc elle en dépend. Tous les cerveaux d'animaux sont composés interieurement de parties plus molles, plus spongieuses, que les autres parties de leur corps; dans la capacité du cerveau réside plus que dans aucune autre [237] à proportion, de l'humide radical; qualité participante de l'humide et du tenû; aussi le cerveau est-il le Siège de la Pensée, comme les surfaces exterieures des membre le sont du Tact. L'assèchement de l'humide radical est le dernier terme de la pensée, comme l'assèchement des parties exterieures l'est du Tact. Le moindre derrangement des humeurs dans le cerveau influe sur la Pensée; un peu de vin la rend vive, trop de liqueur la met hors des

gonds. Donc la pensée est un résultat de la matière combinée en telles ou telles formes. [238] On voit qu'il n'est point question de résoudre ici avec affirmation comment se produisent précisément les effets du sentiment et de la Pensée; mais d'établir seulement qu'ils sont des résultats de la Substance matérielle. De ce que nous voyons paroître et disparoître le sentiment en conséquence de certaines modifications dans les corps, il ne s'ensuit pas une démonstration que ce soient ces modifications apparentes et sensibles qui le produisent; mais il en résulte toujours une preuve constante de l'analogie qui règne entre les modifications que nous [239] appercevons, et l'accident du sentiment: car les circonstances sont toujours les mêmes.

Si j'avois principalement en vue de réfuter les Philosophes partisans de la Première Cause qui n'admettent la Pensée que dans l'homme, je me livrerois à des démonstrations anatomiques qui prouvent que ce que nous nommons brutes, a dans son cerveau les mêmes matières qu'ont les hommes, proportion gardée; et que chaque animal a de cette pensée précisément ce qu'il lui en faut pour sa conservation; que ces matières varient en qualité dans les hommes, [240] et que, comme l'expérience de la société nous apprend qu'il est des Êtres dans ce genre qui n'ont que très-peu d'idées; l'expérience anatomique nous indique aussi, par les conformations qu'elle nous offre, quel degré d'esprit possédoit un tel Individu. Mais ceci n'est point de mon sujet. Il ne s'agissoit que de montrer comment le monde a pû se produire. J'ai prouvé par des raisons mathématiques comment S'est produit le mouvement; et si quant au sentiment et à la Pensée mes preuves négatives ont quelque force, mon objet est rempli. [241] Il seroit inutile de s'arrêter à examiner comment le monde s'entretient. Il ne faut qu'avoir des yeux, ou réfléchir sur soi-même, pour se convaincre de la matérialité des moyens qui s'employent à cet entretien: Et j'ose assurer en finissant que ces moyens matériels employés à la conservation du monde, sont une preuve bien sensible de la matérialité de la cause qui l'a produit.